

ÉRIC CHEVILLARD
RONCE-ROSE



RONCE-ROSE

DU MÊME AUTEUR



Aux Éditions de Minuit

MOURIR M'ENRHUME, *roman*, 1987
LE DÉMARCHEUR, *roman*, 1988
PALAFOX, *roman*, 1990 ("double", n° 25)
LE CAOUTCHOUC, DÉCIDÉMENT, *roman*, 1992
LA NÉBULEUSE DU CRABE, *roman*, 1993 ("double", n° 39)
PRÉHISTOIRE, *roman*, 1994
UN FANTÔME, *roman*, 1995
AU PLAFOND, *roman*, 1997
L'ŒUVRE POSTHUME DE THOMAS PILASTER, *roman*, 1999
LES ABSENCES DU CAPITAINE COOK, *roman*, 2001 ("double", n° 102)
DU HÉRISSON, *roman*, 2002 ("double", n° 84)
LE VAILLANT PETIT TAILLEUR, *roman*, 2003 ("double", n° 72)
OREILLE ROUGE, *roman*, 2005 ("double", n° 44)
DÉMOLIR NISARD, *roman*, 2006
SANS L'ORANG-OUTAN, *roman*, 2007
CHOIR, *roman*, 2010
DINO EGGER, *roman*, 2011
L'AUTEUR ET MOI, *roman*, 2012
LE DÉSORDRE AZERTY, 2014
JUSTE CIEL, *roman*, 2015
RONCE-ROSE, *roman*, 2017
L'EXPLOSION DE LA TORTUE, *roman*, 2019

Aux éditions Fata Morgana

SCALPS, 2004
COMMENTAIRE AUTORISÉ SUR L'ÉTAT DE SQUELETTE, 2007
AILES, 2007
EN TERRITOIRE CHEYENNE, 2009
IGUANES ET MOINES, 2011
PÉLOPONNÈSE, 2013
DANS LA ZONE D'ACTIVITÉ, 2014 (1^{re} éd. *Dissonances*, 2007)
DÉTARTRE ET DÉSINFECTE, 2017

Aux éditions Argol

D'ATTAQUE, 2005

Aux éditions L'Arbre vengeur

L'AUTOFICTIF, *journal*, 11 vol., 2009-2019

Aux éditions Hélium

LA MÉNAGERIE D'AGATHE, dessins de Frédéric Rébéna, 2013
LES THÉORIES DE SUZIE, dessins de Jean-François Martin, 2015

Aux éditions Noir sur blanc

DÉFENSE DE PROSPER BROUILLON, 2017

Aux éditions La Baconnière

FEUILLETON, 2018

ÉRIC CHEVILLARD

RONCE-ROSE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 2017/2019 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

C'est beau, moi je trouve ça beau, les choses qu'on voit, ce qu'il y a partout, c'est beau. Certaines de ces choses font plutôt rire, ça ne les empêche pas d'être belles aussi. Leur forme surtout, j'aime surtout la forme des choses, vous avez remarqué les formes qu'elles prennent ! Je ne pense pas seulement aux nuages. Vous avez déjà regardé une chaise ?

Mais les couleurs me plaisent aussi. Elles siéent aux choses de manière incroyable. Toujours la nuance qu'il fallait justement et parfois en plus la lumière vient se poser dessus. Je ne dis pas cela pour me vanter parce que je porte un nom de couleur. Ainsi parlerait l'orange, mais je ne suis pas un fruit. Ni une fleur, quoique mon nom soit aussi un nom de fleur. Ni Violette ni Fuchsia, je m'appelle Rose. Mais Mâchefer par plaisanterie quelquefois, quand je l'escalade, m'appelle Ronce et c'est du coup le nom de ce buisson épineux et fleuri qui me va le mieux et que j'ai gardé, Ronce-Rose.

Les roses sentent bon, mais les fortes odeurs aussi, je les aime bien. Celle du cheval, je voudrais

avoir ses naseaux frémissants pour la respirer toute. Même celle de l'oiseau mort pourri dans l'herbe, je ne l'ai pas trouvée si épouvantable. En tout cas, elle ne m'a pas épouvantée. Je me suis approchée pour voir mieux et pour mieux sentir. C'était tout un spectacle. Je me suis penchée sur l'oiseau et il est resté là, comme s'il était apprivoisé, très très bien apprivoisé, pas au point quand même de venir picorer dans ma main.

Mâchefer m'a dit de reculer. Il a été chercher sa pelle. Il a creusé un trou pour l'oiseau. Il l'a poussé dedans, avec tous les insectes qui grouillaient dessus. La fable se trompe car elle ne mentirait pas exprès mais, en fait, la fourmi a pour voisine une autre fourmi, je l'ai vue.

Mâchefer a rebouché le trou. Un oiseau sous la terre, qu'est-ce que ça va devenir ?

Mâchefer ne m'a pas répondu. À cause de son silence, je n'ai pas pu entendre non plus si l'oiseau chantait encore. Il faudrait que j'essaie de chanter sous la terre. J'en avalerais sans doute un petit peu. Ça n'a d'ailleurs pas l'air mauvais du tout. Mâchefer me dit souvent qu'il faut goûter à tout avant de décréter qu'on n'aime rien. La terre ne peut être que délicieuse puisque c'est dedans que germent les légumes et les cerisiers. On y trouve aussi du lapin.

Maintenant, il y aura en plus un oiseau. Au ciel, ils sont déjà nombreux. J'ai essayé de les compter une fois. Je me suis arrêtée à quatre-vingt-dix-neuf, je me suis dit que ça faisait quand même trop et que j'avais dû compter plusieurs fois le même. J'ai remarqué que, les quatre mésanges dans le sureau,

on pourrait aussi bien dire qu'il y en a douze, sauf que s'il y en avait douze, on aurait l'impression qu'elles sont au moins trente et, ça, quatre mésanges ne me le feront jamais croire, qu'elles sont trente à elles quatre, et du coup j'en déduis qu'elles ne sont que quatre sans trop savoir si c'est du calcul mental ou de la grammaire, juste que ça mérite une bonne note.

Mâchefer, lui, il en déduit que j'ai des dispositions pour l'ornithologie. C'est un de ces mots que j'aime bien parce qu'ils ne veulent rien dire. Enfin si, je suppose qu'ils veulent dire quelque chose mais ils n'y arrivent pas. Il faut deviner. Ça tombe bien car je suis une fine mouche. C'est une expression. Les expressions, j'essaie toujours de les retenir pour m'en servir ensuite quand j'ai justement quelque chose à exprimer.

Moulin à paroles, par exemple, c'est une autre expression que Mâchefer utilise souvent quand il me regarde. Comme il paraît aussi que je suis blonde comme les blés, j'imagine qu'il s'attend à ce que je donne de la farine. Pour l'instant non. Je n'essaie pas vraiment non plus.

Quelquefois pourtant, il n'y a pas un seul oiseau dans le ciel. Où sont-ils tous à ces moments-là ? Tous sous la terre ? Tous ailleurs rassemblés dans un autre coin du ciel ? Il est tellement beau aussi, le ciel vide. Moi non plus je ne voudrais pas déranger cette calme beauté-là en montrant à tout le monde que je sais voler.

D'ailleurs, je ne sais pas si je sais. L'éléphant sait qu'il ne sait pas et je le sais aussi. Tout le monde le sait ou au moins s'en doute. Tout le monde au

moins, comme dit Mâchefer, en a le fort soupçon. Au contraire, le papillon sait qu'il sait et nous le savons tous comme lui, il suffit de le voir. Le plus difficile pour lui, c'est même de ne pas voler, il n'y arrive un peu qu'en voletant.

Quelles merveilles, les papillons, non mais quelles merveilles ! Je ne m'y habitue pas, comme je m'habitue aux radiateurs, par exemple, jamais je ne crie Oh, Mâchefer, un radiateur !

Mâchefer ! Mâchefer ! Viens voir ! Un radiateur !

Je devrais. Ils sont beaux aussi les radiateurs, surtout les radiateurs à tubes, surtout les jaunes.

Et donc, je vais raconter un peu comment ça se passe. D'abord, je me réveille. Avant, bien sûr, je m'étais couchée mais je préfère raconter ça à la fin, sinon à force de remonter en arrière dans le temps je tomberai en pleine paléontologie. On les rencontre parfois, ces hommes préhistoriques, ils sont accroupis entre des ficelles tendues, ils creusent dans la boue. Nos mœurs ont bien changé. Je me réveille et Mâchefer me demande de quoi j'ai rêvé. Il veut savoir si j'ai rêvé de lui, en fait, mais comme je ne m'en souviens jamais j'invente. Les rêves aussi sont inventés, alors ça paraît vrai. J'aime bien mettre un crocodile pour que ça paraisse même terriblement vrai et ça fait plaisir à Mâchefer parce qu'il me sauve la vie à chaque fois. Je le roule dans la farine du moulin à paroles. En fait, j'en donne quand même un peu.

Après, je regarde par la fenêtre quel jour on est. Il y a toute une partie du monde derrière la maison que je ne peux évidemment pas voir. Mais une moitié, c'est déjà bien. C'est la moitié sans le désert ni la banquise. Ils sont ensemble de l'autre côté et donc, ou bien le désert n'est pas si brûlant, ou

bien la banquise est moins glacée qu'on le dit, sinon elle fondrait ou alors lui serait complètement gelé aussi, et le pingouin et le fennec seraient un seul animal.

Je suis née de la dernière pluie comme une vieille Saharienne, mais moi j'ai exploré la moitié du monde avec les mésanges sur le sureau. Elles sont jaunes et bleues surtout et picorent ses graines. Juste derrière le sureau, il y a un mur. Mais j'ai fait le tour un jour et ça continue à peu près pareil. C'est le côté sans la montagne ni la mer non plus.

Si vous saviez comme j'aime ma maison ! Quand je dis vous, ne croyez pas que je m'adresse à vous, parce que personne n'a intérêt à lire mon carnet secret. D'ailleurs, je le ferme avec un petit cadenas. Mais je laisse la clé accrochée à son anneau pour ne pas la perdre. Les gens ne sont pas assez malhonnêtes pour lire ces pages sans ma permission. Mâchefer ne ferait jamais une chose pareille et Scorbella est sûrement trop myope.

Scorbella est notre voisine sorcière. Mâchefer répète tout le temps qu'il ne connaît de bon voisin que l'Australien pour le Néo-Zélandais, et il rit alors qu'on n'a rien compris. Elle s'habille de noir araignée et marche tellement courbée en trois que la verrue au bout de son nez de sorcière a disparu à force de frotter sur le trottoir, il n'y a pas d'autre explication.

Son chat Rascal nous rend souvent visite. Avec Mâchefer, nous l'avons appelé Rascal, mais en fait il s'appelle Polisson. Ou Mirabelle. Ou Fripon. Ils se font écraser parfois, parfois ils se sauvent avant.

Scorbella en adopte un autre. Pour nous, ça reste Rascal. Les chats sont comme de la pâte, ils pèsent à un bout quand on les soulève, tout tombe au fond. Ils se transforment en ce qu'ils veulent, on peut penser que c'est toujours le même qui change. Peut-être qu'il n'y en eut jamais qu'un. Cela fait partie des choses qu'on ne saura jamais.

En fait, Scorbella est vraiment très gentille. Je n'écris pas cela pour le cas où elle lirait ce carnet, pour ne pas qu'elle se venge ensuite avec ses sortilèges, je n'ai pas peur de ça, si elle me métamorphose en grenouille, je connaîtrai enfin le goût des mouches. Mais comment devinerait-elle d'abord que je parle d'elle dedans ? Ce n'est pas son miroir qui le lui dira, à moins qu'elle le pose par terre.

Puis après il faudrait encore qu'elle grimpe jusqu'à ma chambre et donc elle va se hisser comment là-haut ? Ça me rappelle qu'on a aussi un voisin qui n'a qu'une jambe et qui n'a pas de chat non plus. Quand je marche derrière lui, c'est la jambe droite qui lui manque mais quand on se croise, c'est la gauche. Je ne m'en étonne plus. Je pense qu'il a plus de pouvoirs que Scorbella pour danser comme ça d'un pied sur l'autre avec une seule jambe. Ou alors il alterne pour reposer celle qui porte tout son poids, peut-être.

J'aimerais bien savoir comment ça lui est arrivé (le crocodile de mon rêve est une invention, je le rappelle). Mâchefer me déconseille de le lui demander. Ce serait indiscret, d'après lui. Et si je lui parle alors de la jambe qu'il a encore ? Mâchefer hoche la tête pour dire non plus. Pourtant là,

je ne vois pas ce qu'il y aurait d'indiscret puisqu'il l'exhibe, franchement, s'il se vexe pour ça ! Quand je le rencontre en tout cas, je fais bien attention à ne regarder que la jambe qu'il a encore pour ne pas le mettre mal à l'aise.

En même temps, je sais comment c'est fait, une jambe qu'on a encore, assez vite ça ne m'intéresse plus de la regarder et quand mes yeux se détournent d'elle, inévitablement je tombe dans le trou d'à côté, le trou de la jambe qui manque, je perds pied dedans moi aussi. Ça me donne le vertige.

Notre voisin unijambiste marche avec des béquilles. Il a besoin de ses deux bras pour remplacer sa jambe. Les miens sauraient-ils faire ça ? Accepteraient-ils, sachant que pendant ce temps-là ils ne pourraient pas jouer à autre chose ? Scorbella et lui discutent parfois sur le trottoir, le trottoir, façon de parler en ce qui les concerne, et, comme elle est toute voûtée, sa tête se trouve juste à la hauteur du trou. J'ai peur qu'elle bascule au fond. Qu'elle disparaisse là où déjà a disparu la jambe. Qu'elle soit à son tour aspirée par le vide.

Et puis, il y a le miracle de l'arc-en-ciel. L'histoire du soleil dans les gouttes me paraît louche, habituellement le feu dans l'eau, ça fait pssschttt et tout s'éteint. Non seulement, il n'y a pas ces couleurs, mais c'est le noir complet qui suit, un noir de grosse panne ou de nuit où seules les chauves-souris se débrouillent, et encore, je ne le leur dis pas mais j'ai un peu l'impression qu'elles volent n'importe comment d'un coin à l'autre, comme les ballons qui crèvent, et je ne serais pas surprise qu'elles tombent finalement toutes flapies derrière la haie.

Mais l'arc-en-ciel, quand il est bien dessiné, j'ai tout de suite envie de rire tellement c'est magnifique. Quelquefois, il lui manque une patte comme au voisin, puis il forme un pont comme Scorbella. Il me fait penser à eux, mais eux ne me font jamais penser à lui.

J'étais en train de raconter comment ça se passe et je me suis laissée entraîner dans d'autres aventures. Une chose à la fois, me dit Mâchefer. Mais avec deux yeux, deux oreilles, deux mains, on a tout de suite un autre truc qui nous distrait ou qui

nous tente. Je dis un, mais en imaginant que œil droit, oreille droite et main droite s'intéressent à la même chose en même temps, ce qui est beaucoup leur demander, l'autre truc qui va distraire l'œil gauche ne sera peut-être pas celui qui distraira l'oreille gauche, si c'est un papillon par exemple, ou qui tentera la main gauche si c'est une gaufre. Cela fait des quantités de distractions, de tentations et de façons d'être à la fois.

En plus, j'oublie les pieds. Pour ça, notre voisin unijambiste est avantagé. Il peut plus facilement rester sur le droit chemin comme un funambule. Moi, je bifurque quelquefois en même temps à droite et à gauche, en tout cas jusqu'à un certain point, après on se déchire. Je voudrais être partout à la fois comme l'eau quand elle s'y met. Si tu regardes le nuage, tu rates la fleur. Scorbella a choisi la fleur. Moi, je n'arrive pas à me décider.

Quand Mâchefer est sur un coup (c'est son métier), j'en profite pour écrire dans mon carnet. J'aime beaucoup écrire dans mon carnet, sauf que pendant ce temps-là, pendant que je raconte, je ne peux rien faire d'autre et ça me manque, alors je me dépêche. Mais si je vais trop vite, je n'ai plus rien à raconter. J'ai essayé de continuer à faire des choses de la main gauche en même temps. À part enrouler une mèche autour de mon doigt ou jouer avec un élastique, je n'y arrive pas bien.

Vivre de la main gauche, écrire de la main droite, c'est peut-être une question d'entraînement.

Mais l'arc-en-ciel, j'en ai bien profité par ma fenêtre, puisqu'il était de mon côté du monde. Les Touaregs esquimaux derrière la maison ne peu-

vent quand même pas tout avoir. Maintenant, les nuages le cachent, on n'en voit presque plus rien. Je devine assez bien à quoi il ressemble avec ce seul petit morceau grâce à ma mémoire pleine d'imagination. Tant qu'à faire, je m'amuse à le dresser droit dans le ciel, je lui donne la forme d'un escalier, j'ose des trucs.

Quand Mâchefer est sur un coup, il reste absent toute la nuit, mais il est là le matin et il me dit que ce n'est rien, juste une égratignure. Après nous prenons la voiture et nous roulons jusqu'à la mer en empruntant les petites routes. Elles sont plus jolies et je peux compter les vaches si je m'ennuie, dit Mâchefer, mais il n'y a justement rien de plus ennuyeux que de compter les vaches. D'autant qu'il ne reste plus rien si je le fais pour me distraire de cet ennui. En plus, il n'y en a pas non plus un tel nombre. Tu n'as qu'à compter leurs pattes, répond Mâchefer à cette objection. Curieusement, il ne semble plus trouver cela indiscret.

Quand nous sommes sur la plage, il s'amuse à faire ricocher des pierres sur l'eau. Il a l'air assez fier de lui, comme s'il y était pour quelque chose. Tout est affaire de lancer, dit-il en regardant l'horizon comme si son galet allait passer de l'autre côté et pourquoi pas embraser le ciel avant de couler dans l'eau ! Moi, je crois surtout que la mer n'a pas rejeté ces cailloux sur le rivage après les avoir rendus tout lisses et plats pour qu'on les lui renvoie aussitôt et c'est pour cela qu'elle les laisse frapper trois ou quatre fois avant de leur ouvrir. Mais je garde ma théorie pour ne pas vexer Mâchefer.

Après nous pêchons des crevettes. On dirait ces bouts d'ongles du pied qu'il me coupe dans le bain. Elles se mangent aussi. On va rester là le temps que ça se tasse, dit Mâchefer. Alors on s'allonge sur le sable deux ou trois jours et quand on se relève, c'est tassé. Souvent, Bruce nous a rejoints. Il préfère conduire et Mâchefer est obligé de compter les vaches avec moi au retour. Au bout d'un moment, quand j'en suis à 47 et lui à 3, il s'avoue vaincu.

C'est en retrouvant ma fenêtre à sa place que je me rends compte que nous étions dans l'autre moitié du monde.

Rascal en ce moment est noir avec une tache blanche si large qu'on pourrait aussi bien dire le contraire. Il ne fait pas de différence entre l'affût et la sieste et il y consacre presque tout son temps. Peut-être qu'il attire ses proies en rêvant de baies et de graines. Mais là, il s'est remué, il a même cru pouvoir attraper une mésange dans le sureau. Maintenant, il est coincé là-haut, incapable de redescendre et il regarde les oiseaux qui picorent dans l'herbe les graines et les baies de son rêve. Si c'était une vache, celui-là, il faudrait lui fourrer à la main le foin dans les bajoues !

Je suis allée chercher Mâchefer, mais c'est Bruce qui m'a suivie. Bruce, je vous dirai qui c'est quand il aura délivré le chat, parce qu'il y a urgence là. Rascal miaule comme un bébé qui pleure et c'est vrai qu'un bébé dans un arbre est en grande détresse. Je me suis demandé comment Bruce allait grimper dans le sureau parce qu'il est extrêmement gros. Mais en fait, il a attrapé le tronc et il a secoué secoué l'arbre, j'ai crié, mais il m'a dit de ne pas m'inquiéter, que les chats retombaient toujours sur leurs pattes, que tout le monde savait cela.

Tout le monde sauf moi et sauf Rascal, donc. Mais il s'est relevé et vite sauvé sur trois pattes. Est-ce que notre voisin unijambiste aurait voulu croquer une mésange ? Elles sont tout de suite revenues se percher sur le sureau encore tremblant. Il aura eu peur que Bruce le dérachine ou le casse en deux, comme n'importe qui à sa place. Bruce est extrêmement gros et fort et même quand il me tapote gentiment la tête, je m'enfonce toujours un peu dans le sol, jusqu'aux cuisses si c'est du sable, jusqu'aux genoux si c'est de la terre, mais jusqu'aux chevilles seulement si c'est du marbre.

Voici mon collaborateur, dit Mâchefer quand il présente Bruce et Bruce, quand il rit, ses yeux se ferment comme s'il s'endormait. Ne jetez pas en travers du chemin de sa convoitise le mince ruisseau de votre sang. Il saura l'enjamber. Il a dans sa poche un pont. Je répète sans le comprendre ce conseil de Mâchefer à un monsieur qui déjeunait une fois à la table voisine de la nôtre sur l'aire d'autoroute et qui râlait parce que Bruce avait pris sa bouteille pour se servir un verre de vin. Comme le monsieur s'énervait, Mâchefer l'avait regardé puis, en montrant Bruce qui reremplissait son verre, il avait ajouté : je préfère vous prévenir, le coup de fourchette de mon collaborateur est si remarquable qu'il n'a même pas besoin de son couteau le plus souvent. Les yeux de Bruce s'étaient fermés. Puis rouverts pour prendre le fromage sur le plateau du voisin qui voulut le récupérer. Mais Bruce alors avait doucement pris son poignet et lui avait enseigné une chose que j'ai apprise aussi à cette occasion : on peut tout à fait

Eugène Savitzkaya, *Marin mon cœur*.
Inge Scholl, *La Rose Blanche*.
Claude Simon, *L'Acacia*.
Claude Simon, *Les Géorgiques*.
Claude Simon, *L'Herbe*.
Claude Simon, *Histoire*.
Claude Simon, *La Route des Flandres*.
Claude Simon, *Le Tramway*.
Claude Simon, *Le Vent*.
Jean-Philippe Toussaint, *L'Appareil-photo*.
Jean-Philippe Toussaint, *Autoportrait (à l'étranger)*.
Jean-Philippe Toussaint, *Faire l'amour*.
Jean-Philippe Toussaint, *Fuir*.
Jean-Philippe Toussaint, *La Salle de bain*.
Jean-Philippe Toussaint, *Nue*.
Jean-Philippe Toussaint, *La Télévision*.
Jean-Philippe Toussaint, *L'Urgence et la Patience*.
Jean-Philippe Toussaint, *La Vérité sur Marie*.
Tanguy Viel, *L'Absolue Perfection du crime*.
Tanguy Viel, *Cinéma*.
Tanguy Viel, *La Disparition de Jim Sullivan*.
Tanguy Viel, *Insoupçonnable*.
Tanguy Viel, *Paris-Brest*.
Antoine Volodine, *Lisbonne, dernière marge*.
Antoine Volodine, *Le Port intérieur*.
Elie Wiesel, *La Nuit*.
Monique Wittig, *L'Opoanax*.



Cette édition électronique du livre
Ronce-Rose d'Éric Chevillard
a été réalisée le 22 octobre 2018
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707345110).

© 2019 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
Illustration de couverture : © Jean-François Martin.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707345134